Nous sommes trop haut pour avoir des vignes. Et cependant nous en avons. Nous devons en avoir à peu près six mille pieds. Tout le monde en possède un peu. Qui en a cent, qui en a vingt, qui cinquante, qui deux cents. Alexandre en avait trois cents. Il aurait pu en avoir plus si les uns et les autres nous avions consenti à lui vendre nos parcelles. Il n'aurait pas demandé mieux que de s'étendre là comme il s'était étendu partout. Mais nous tenons à nos vignes comme à la prunelle de nos yeux. Le torrent que nous appelons l'Ébron a creusé profondément la terre sous le village de Prébois. C'est sur ce flanc en pente raide et qui regarde le couchant que sont plantés nos minuscules vignobles. Nous avons tous un morceau de cette terre qui semble bénie. Nous avons tous eu, à un moment ou à un autre, un ancêtre qui a acheté là un carré et qui a planté nos vignes. On ne peut pas en planter une seule ailleurs. Nous sommes quatre villages qui avons nos vignes là.

Suivant les années, nous faisons cent ou deux cents litres de vin blanc et rouge, pour nous-mêmes. Une certaine partie de ce vin, trente ou cinquante litres, nous le transformons en semoustat ou en vin grec que nous mettons en bouteilles avec des étiquettes portant le nom du vin et le chiffre de l'année. Ces bouteilles sont placées sur de la paille dans la cave. Elles sont destinées à être bues à l'occasion de mariages, naissances, morts, ou même à certaines rencontres d'amis. A l'époque de ce que nous appelons, nous, «les vendanges» (qui n'ont rien de commun avec ce qu'on appelle les vendanges dans les vrais pays à vin), la mère Martel de l'épicerie commande un millier d'étiquettes, et quelquefois elle en manque. Alors, elle se fait attraper.

Il y en a parmi nous qui ont des secrets de famille pour faire une certaine sorte de vin : avec des herbes ou avec du caramel, ou en faisant tourner la bouteille d'un quart de tour par jour pendant un mois, ou avec des préparations encore beaucoup plus secrètes. De mémoire d'homme, on ne connaît personne dans les quatre villages qui ait vendu ou donné un secret de vin. Si quelqu'un le faisait il passerait pour un imbécile. Tu peux en boire tant que tu veux : on t'invie. Il faudrait être bien malheureux ou bien salaud pour qu'une fois ou l'autre tu ne participes pas aux réjouissances d'un mariage ou d'un baptême, ou bien pour que tu n'aies pas à accomplir ton devoir près du lit de quelqu'un qui meurt. Tu peux en boire. Tu dois même dire : « C'est fameux, dis donc! Comment

as-tu fait ça? » C'est la politesse. Et on te répond : « Moi, je ne sais pas, c'est la femme qui l'a fait. » Et elle répond : « Ah oui, ça, c'est moi. » Un point c'est tout.

En dehors de ces préparations où il faut être artiste, il y a le vin ordinaire. Le nôtre est de couleur assez claire (je parle d'abord du rouge). Tout en restant d'un rouge coquelicot, on y voit au travers. Sa limpidité vient du froid. Nos vendanges, en raison même des hauteurs où nous habitons, se font dans les derniers jours de septembre, même parfois octobre. Quand il fait beau loin dans la saison nous laissons nos raisins le plus longtemps possible au soleil. Mais, de toute façon, les froids ne sont pas loin. Déjà, souvent, il y a une petite pointe de gel vers l'aube. C'est ce froid qui donne sa limpidité à notre vin. Mettez la bouteille entre vous et la lampe et ce que vous voyez vous étonne. Il est rare que vous ne siffiez pas, ou même parfois vous poussez un cri et vous faites tourner la bouteille pour regarder dans tous les sens. Il y a alors dans ce vin comme de la soie rouge. Quand vous vous en versez, il n'est pas comme les autres vins qui coulent, il bondit dans votre verre et il est plein de poussières dorées qui montent et qui descendent. Maintenant, pour un gosier étranger — je veux dire qui n'est pas exactement d'ici — on ne peut vraiment pas prétendre que ce vin soit bon. On nous l'a dit mille et mille fois. On nous dit : « Comment pouvez-vous boire ça? » Comment? Mais nous ne nous forçons pas, au contraire, il faut nous forcer pour nous arrêter d'en

boire. Nous aimons qu'il soit âpre et vert, qu'il racle la gorge et même, pour certains, qu'il fasse venir les larmes aux yeux.

Ceux qui ne sont pas des quatre villages disent que pour boire le vin de Prébois il faut se cramponner à la table. Eh bien, même s'il faut, nous nous cramponnons et tout est dit. Nous ne sommes pas des colégiens. Vivez un peu parmi nous, imposez-vous nos habitudes et vous verrez si vous continuez longtemps à faire la fine bouche. Vous en arriverez même à boire notre vin blanc. C'est notre vrai vin de fête. Les étrangers qui en ont goûté et à qui on en offre encore répondent tous : « Non, merci. » Et c'est sincère. Nous n'insistons pas. A quoi bon ? Chacun sait ce qui bout dans sa marmite. Mais, même ceux qui en dénigrent le goût sont obligés de convenir que de robe aussi claire ils n'en ont jamais vu. Il ne faut pas le mettre dans des bouteilles de verre vert, il faut le mettre dans des bouteilles de verre blanc. Alors, il est exactement de la couleur des pampres. Cette limpidité qui étonnait dans le vin rouge, attention ! Il ne faut pas que le vin blanc soit comme de l'eau ou de l'alcool ; il faut qu'il ait une teinte. Et, de Dieu ! si celui-là en a une. C'est un mélange du vert le plus bleu et de l'or le plus doux. Essayez, tenez par exemple dans un repas d'hiver. N'en buvez pas si vous ne voulez pas en boire. Regardez-le. L'hiver est ici une saison de lumière à cause de la neige. Vous verrez toute cette lumière entrer par la fenêtre et se précipiter dans votre bouteille qui devient comme un soleil. Ayez ce vin blanc sur votre table, écoutez ronfler le blizzard en

dehors des murs, et attendez : le moment n'est pas loin où la joie que vous donne sa couleur, quoique grande, aura besoin de la joie de le boire. Et de Dieu si vous lui ferez encore le moindre reproche.

Tout ça est extrêmement bien combiné et les vignes de Prébois ne sont pas là par simple orgueil. Mais si nous ne les avons pas nous ne serions pas tels que nous sommes. Nous sommes très renommés dans la montagne pour notre caractère. Pas toujours avec éloges ; même jamais ; mais on sait comment on juge toujours son voisin : quelle n'est pas la qualité dont au parallèle on ne tire un défaut ? Toutefois, ce qu'il faut remarquer, c'est qu'on fait volontiers affaire avec nous. C'est que nous avons beaucoup de clients alentour ; et même il y en a qui viennent de fort loin pour nous acheter du bois de charpente (ce qui est notre spécialité), les planches de nos scieries, et même quelquefois nos fromages, nos laitages ou nos bêtes. Nous faisons vite des amis. Qui nous a pratiqués y retourne. On a beau dire pis que pendre, c'est celui qui dit qui y retourne le premier. Nous ne serions pas tels que nous sommes si nous n'étions pas ceux-là qui boivent (qu'est-ce que je dis ! qui aiment) le vin de Prébois. C'est le signe de notre caractère.

Peu de temps après la guerre (celle-ci) il est même venu chez nous un consul d'Angleterre. Il était mis comme un cochon, avec une chemise à carreaux rouges, des pantalons de toile, des bottes en caoutchouc. Il habitait les rivières. Il patageait dans les torrents toute la sainte journée. Il avait des cannes à pêche, des fouets à lancer, des moulinets, des devons,

des cuillères, des mouches en plumes. Il pêchait la truite. Il en pêchait vraiment. Beaucoup moins que ce que nous en prenons à la main mais enfin, étant donné tout le bazar dont il était harnaché, son résultat était appréciable. Le soir il rentrait au bistrot, il buvait le coup avec nous et, dire la vérité, au début il nous considérait un peu comme des sortes de truites. On lui a fait le coup du vin de Prébois. Étant donné qu'il était de l'Angleterre, on l'aurait très bien vu être difficile sur la qualité de notre vin coupant. Pas du tout. Il a été très enthousiaste au contraire. D'abord on a été glacé par une si bonne éducation. Si vous nous aviez vus, nous nous regardions, nous étions navrés, on nous aurait pris sous un chapeau. Mais, quand on a vu qu'il l'aimait vraiment, qu'il aimait ce vin comme nous l'aimons, sans chiqué, et pour des raisons personnelles, alors on a été copains comme tout. Il s'appelait Arthur (qu'il ne prononçait d'ailleurs pas du tout comme nous, même d'une façon très rigolote que nous essayions vainement d'attraper), on lui a fait faire le tour des maisons. Il a goûté de toutes les sortes de vins ordinaires et de toutes les sortes de vins cuits ou travaillés. Ça a été une bamboula magnifique. Il est resté deux mois et demi chez nous. Et, à la fin, il pêchait la truite à la main. Ce qui, pour un Anglais, paraît-il, est le comble!

Quand donc le beau temps se prolonge loin dans la saison nous surveillons le mûrissement de nos raisins. Les quatre villages sont dispersés autour de notre petit quartier de vignobles. De Saint-Maurice et de Lalley on voit les vignes. Il suffit de sortir sur le pas

de la porte, de se mettre la main en visière sur les yeux et on juge d'abord à la couleur des feuilles, qu'on voit de loin. Prébois qui est sur le plateau au-dessus de l'Ébron vient se pencher sur la pente et regarde comme nous. Quant à Tréminis, qui est enfoncé dans la vallée jusque sous le Ferrand, il faut qu'il vienne jusqu'au débouché, et de là, lui aussi, il regarde. Puis chacun s'en retourne chez soi et nous, Lalley ou Saint-Maurice, nous rentrons dans nos maisons et on discute le coup. Est-ce qu'il va faire beau encore longtemps? Est-ce qu'on ne risque pas de tomber tout d'un coup dans la neige? Les femmes disent : « N'attendons pas. » Nous disons : « Attendez un peu. » Le bon du vin est en balance. Certes, la sagesse serait de profiter aujourd'hui même du bon soleil pour aller faire la vendange. Raisin rentré, qu'il vente, qu'il neige, il serait rentré... Oui, si tout était là, d'accord. Mais vous avez beau rentrer le raisin, s'il est mauvais, il le reste. Or, qu'est-ce que c'est qui le rend bon? C'est ce soleil béni d'automne. C'est ce soleil pour qui nous tremblons. C'est ce soleil qui, d'un moment à l'autre, risque d'être noyé sous des nuages pour six à sept mois de rang. C'est ce soleil qui, tant qu'il reste, donne au vin presque un degré par jour. C'est maintenant que se préparent le goût et la couleur. Sois prudent si tu veux; évite-toi des regrets, vendange aujourd'hui et tu n'as pas fini de te racler la gorge. Et tu n'as pas fini d'avoir honte chaque fois qu'on te parlera du vin de Pierre ou Paul qui, lui, est très réussi. Ta femme même, elle qui te presse, sera la première à te regarder en haussant les

épaules. Tandis que, si tu consens à risquer quelque chose, même à risquer de tout perdre, si tu fais appel à tout ce que tu connais sur les probabilités du temps, si tu te hasardes à te confier à ta science en nuages et en vents et si (ce qui est bien plus difficile) tu arrives à tenir bon dans ton ménage, tu risques de tout perdre — c'est entendu, qu'on n'en parle plus — mais tu risques de tout gagner. Et si tu avais le meilleur vin de l'année? Qu'est-ce que tu en dis? Est-ce que ça ne serait pas beau? Et si ton vin était finalement si bon qu'on en parle? Qu'est-ce que tu en dirais? Si on finissait par dire : « Vous savez, c'est un type, il s'y entend, il n'a pas peur... » Si tu voyais qu'on t'imite? Si tu voyais qu'on regarde ce que tu fais pour vite faire comme toi? Si tu voyais que tes avis sont parole d'évangile, est-ce que ça ne serait pas agréable? Et qu'est-ce qu'il faut? D'abord imposer silence ici dedans et décider qu'on vendangera quand je le dirai. Ensuite, se souvenir de tous les temps qu'il a pu faire en cette saison depuis vingt ans, même depuis plus, depuis le plus que tu pourras. Même, si tu pourrais te souvenir de ce que disaient ton père et ton grand-père il ne vaudrait que mieux. Et savoir comment ces temps sont venus. Si, quand ils sont venus, le ciel était bouché ou découvert; si les nuages montaient ou descendaient; s'il faisait bise, ou tramontane, ou montagnère, ou marin, ou vent de la rame, ou traverse. Si la lune était vieille ou nouvelle, ou pleine ou pas. S'il faisait chaud ou froid, brouillard ou clair. Ceci connu, sors et regarde; combine, prévois, ronge-toi le sang. Décide. C'est toi qui tiens

tout dans tes mains. Déjà, depuis huit jours, ta femme ne t'adresse plus la parole et souffle comme un jars dès qu'elle te voit regarder le temps. Déjà, elle vante à la cantonade la sagesse de Pierre ou Paul qui, eux, ont commencé à vendanger. Déjà, elle prend les dieux à témoin qu'elle s'est mariée avec un pauvre homme. Toi, combien de choses t'inquiètent? Combien de fois la déroute s'est mise en ton cœur? C'est le soleil qui s'est voilé. C'est la bise qui a traîné un nuage noir. C'est les montagnes qui ont mis leur bonnet. C'est les autres qui commencent ce que toi tu retardes. Enfin, un jour, que tu aies tenu bon ou non, vu juste ou non, tu dis : « Allons-y. » De toute façon, c'est le moment. Les hommes ne peuvent pas faire plus que ce que tu as fait. Il y a une part d'incertitude en toute chose.

C'est un matin d'automne acide et vert. La première des choses à faire, c'est de fouiller les tiroirs de commodes à la recherche des foulards : « Où as-tu mis ce foulard que j'avais? » La femme cherche; elle a les lèvres pincées; elle détourne tout; enfin elle dit : « Tiens, le voilà. » Elle, c'est un jupon molletonné qu'elle cherche et une jupe piquée. Il faut dire qu'elle les trouve vite et qu'elle s'en habille pendant que nous autres nous mettons le pantalon de velours et la veste de velours avec des boutons de chasse. Et on croise le foulard autour du cou; on en enfonce les pointes dans le gilet. Ce sont généralement des foulards qui nous viennent d'héritages. Le mien est jaune avec des fleurs rouges. Il y en a de rouges avec des fleurs jaunes, des rouge-vert, des vert-bleu, des vert-

noir, des vert-jaune. Pical en a un tout rouge, sur lequel sont dessinées en noir des scènes de la Révolution française avec une belle guillotine qui, généralement, lui pend sous le menton quand il le met. Un autre a des oiseaux ou des soleils. Le mien a des fleurs bizarres et des lunes. Souvent, sur ces foulards, il y a aussi des serpents qui mordent des soleils. Et les oiseaux ne sont jamais des oiseaux naturels, mais ces oiseaux qui sont sur les foulards qu'on vend dans les foires. C'est-à-dire des oiseaux inventés. Tout ça ne signifie rien, bien entendu. Qu'est-ce que ça pourrait bien signifier? Nous mettons ces foulards à nos cous parce qu'il fait frisquet.

Regardez donc d'abord le ciel au-dessus des quatre villages. Il est vert bouteille. Le soleil va se lever, mais pour le moment, tout ce qu'on en voit, c'est une couleur rose. Les montagnes sont noires et à peine s'il y a un peu de jour dans les rues et sur les seuils. Voyez toutes les maisons des quatre villages. On ouvre les tiroirs et on cherche les foulards. Les hommes se les nouent autour du cou; les femmes se les mettent en capuchon sur les cheveux. Enfin, tout le monde sort et part sur la route.

D'ici, la route qui va aux vignes de Prébois passe par Avers; elle longe la montagne. De Saint-Maurice elle passe par le moulin, elle contourne trois coteaux. De Trémimis, elle passe par Petit-Moulin, elle longe la vallée. De Prébois, elle passe simplement par le cimetière de Prébois et elle descend la côte. Sur toutes ces routes les chevaux attelés vont au pas et les gens suivent les charrettes en parlant de choses et d'autres.

Ni gaiement ni tristement, à part les jeunes qui rient de n'importe quoi, sauf de la mort, que, naturellement, ils aiment. Tout est parfait. Les familles sont groupées, les voisins se suivent de près. Quelquefois on se fait part des dernières nouvelles. C'est sur la santé de quelqu'un qu'on sait malade, ou souvent sur des choses moins jolies que ça et qui ont trait à des accointances d'amour, permises ou défendues. On s'occupe de ça dans le matin vert. Les hommes fument la cigarette ou des pipes, et les femmes et les filles font autant de fumée qu'eux rien qu'en soufflant leur respiration ardente dans le froid.

Il y a dix ou quinze ans, avant cette guerre-ci, les premiers qui avaient des postes de T.S.F. ne tartaient pas sur les nouvelles que l'appareil leur apportait. On a eu en fait cent contes. Nous restions bouche bée. Maintenant on s'en garde bien, oh! d'ailleurs sans se forcer.

Ce sont les gens de Prébois, parce qu'ils ont le moins de chemin à faire, qui arrivent les premiers sur les lieux. Ils nous voient encore par les routes quand nous les voyons déjà dans les pampres. Les vestes de velours et les foulards des femmes tranchent sur la couleur des vignes. Mais le soleil se lève et les efface car les vignobles sont à contre-pente. Au-dessus d'eux, tout d'un coup, s'installent les rayons du soleil comme un toit. On ne voit plus rien que cette lumière lisse et son éclat. Pendant que sur nous tout se met à reluire : velours, boutons, peignes et même les cheveux de quelques-unes, et nos chapeaux aussi reluisent car ils sont en feutre lustré par la sueur de

tout l'été. Nous aussi, à ce moment-là, nous marchons alors derrière nos charrettes avec un certain plaisir. Nous sommes contents de vivre, et c'est bien rare si nous ne nous mettons pas à parler entre nous d'un tel qui est mort récemment ou d'un tel qui va mourir et qu'on a laissé dans son lit, au village, sous la garde de quelque vieille ou de quelque enfant. Et nous tâchons alors de nous rapprocher, sur la route, de la femme du moribond ou de celle du mort, ou de ses fils, ou de ses filles et de nous apitoyer. On le fait bien gentiment et on s'exclame aux endroits qu'il faut, par exemple quand on nous raconte comment il souffre et que le docteur a dit qu'il était foutu. Car il est désormais très agréable de marcher dans le soleil et le gel rose et d'être sur le point de faire notre vin.

Oui, la lumière maintenant frappe les vignes luisantes et en rebondit partout comme d'un miroir aux alouettes. Le soleil crible de longues aiguilles les arbres empaquetés de brume. Comme quand on transperce à l'aveuglette une souris nichée dans la sciure d'une pelote d'épingles et que le canevras se tache soudain de sang, les rayons illuminent dans le brouillard la feuille rouge des érables.

Nous nous délectons à des choses lugubres et tristes pendant que nous coupons les raisins et en remplissons les corbeilles, car nos vendanges de montagnards sont des vendanges très particulières. Une sorte de don extraordinaire, parce qu'en réalité, à cette hauteur, nous n'avons pas droit à des vignes et nous ne cessons pas de nous féliciter d'en avoir. Nous ne chantons pas; nous ne crions pas de joie; nous

n'avons pas tous ces jeux dont on parle d'habitude à propos de vendange. Si nous parlons, c'est de mort. De ceux qui sont morts récemment ou de ceux qui vont mourir. Nous faisons en nous-mêmes le compte de tous ceux qui sont morts au village depuis trois mois; nous en parlons avec nos femmes qui sont à côté de nous. Si nous pouvons nous souvenir d'une chose bien laide : aspect d'une plaie ou cris de souffrance, ou peut-être d'un épisode où il a fallu lutter à bras-le-corps avec un moribond qui se débattait violemment pour mourir, c'est pain bénit. C'est celui-là dont nous parlons paisiblement entre mari et femme pendant que, côte à côte, nous coupons les beaux raisins bien pleins et bien mûrs. Mais, si l'on a la chance qu'à ce moment-là quelqu'un soit en train de mourir dans notre village ou dans un quelconque des quatre villages, c'est naturellement de celui-là qu'on parle. A condition qu'il soit bien perdu. Il ne nous suffit pas d'une maladie dont on peut se relever; et même il n'est pas très agréable de parler d'un moribond s'il est vieux, s'il a fini sa carrière, si au lieu de mourir il s'éteint. Ce dont nous sommes surtout friands, c'est d'un homme ou d'une femme qui meurt dans la force de l'âge et qui se débat bien. Car il y a alors, non seulement le récit de toutes les souffrances par lesquelles il ou elle passe, mais il y a encore la misère, le malheur, le désastre dans lequel le cadavre va laisser ceux qui restent après lui. Et là alors c'est intarissable, on n'a pas à se creuser la cervelle, on a de la matière pour tout le jour. Il est agréable de penser à la mort des autres.

Nous vendangeons dans la grande ombre des montagnes. Même s'il fait très beau, après sa poignée de longues aiguilles du matin, le soleil est constamment loin de nous. Dès dix heures, c'est déjà à quatre kilomètres de nous qu'il est blond. Nous, les hautes falaises du Ferrand nous tiennent dans l'ombre. Quand c'est très réussi, ce beau jour est le dernier de l'année et le mauvais temps ne commence pas le lendemain, mais le soir même, et nous rentrons nos raisins dans des rafales de grésil. Si cela se produit, alors nous sommes parfaitement contents, car nous n'aurons pas de regrets. Si par malheur, quand nous avons cueilli nos raisins, le temps se maintient au beau pendant quelques jours encore, alors nous n'avons pas fini de regretter tout ce soleil qui se perd, et avec lequel nous aurions pu faire un degré de plus ou un peu plus de sucre.

Les corbeaux